

EMMANUEL PINTO

Acouphène

roman traduit de l'hébreu
par Laurent Cohen

ACTES SUD

GUERRE

Que l'on veuille bien comprendre, et l'excuser, mon émotion, quand je dois exposer une aventure qui fut aussi la mienne.

JEAN GENET, *L'Enfant criminel*,
in *Œuvres complètes*, t. V, Gallimard, 1979.

Je suis mort au seuil de Beyrouth. Au seuil de Beyrouth. La chose s'est produite soudainement, et pourtant, j'y étais préparé, depuis quelques jours déjà, je savais que mon âme s'apprêtait à l'effondrement. Mon corps, qui s'était considérablement affaibli durant ces jours-là, se préparait, lui aussi, il se protégeait du dedans, s'affermissait, comme s'il savait que, du faix de l'esprit, quelqu'un devrait se charger. En une subtile combinaison mécanique – l'âme fléchissant, le corps s'appuyant sur ses dernières forces –, j'ai senti comment la maladie prenait place en moi, s'accrochait aux éraflures, aux blessures, sécrétait une bave purulente, et obstruait le moindre passage vers la lumière. Peu à peu, j'ai cessé d'entendre le sifflement des balles et les cris des blessés, je n'ai plus rien vu des grimaces de nos commandants, ni des petites rides de joie qui apparaissent autour des yeux de mes camarades, lorsqu'ils rient d'avoir atteint leur cible, ni de la danse tordue des membres de ceux qui sont fauchés.

Des deux côtés, la même danse, les mêmes mouvements. Les morts, fussent-ils des ennemis, ne peuvent pas s'empêcher d'exécuter les mêmes injonctions chorégraphiques inscrites en nous tous. Parfois, dans un duo qui leur est imposé, deux quasi-trépassés se font face, et ils accomplissent, en un jeu de miroir, des mouvements identiques, précis. Puis les corps s'immobilisent, comme s'ils étaient au pied d'un mur invisible, ils se recroquevillent autour de la plaie béante,

et c'est en jets cadencés que leur sang coule (et maintenant, la musique fait son entrée : ta-ta-ta-ti-ra-ta, ta-ta-ta-ti-ra-ta...). L'arme leur échappe des mains – et pendant la même fraction de seconde, dans une coordination digne de frères jumeaux, ils éprouvent une fatigue singulière, une lassitude, leur visage s'adoucit, prend un air ahuri, les os cèdent autour de la plaie, vers laquelle ils portent une main débile, pour toucher, pour savoir, est-ce lui ? est-ce moi ? Leurs jambes lâchent, mais non pas à cause d'une pierre ou d'un repli du terrain. Ils se transforment en obstacle pour eux-mêmes. A présent, comme une naissance, quand un corps se comprime et tente d'échapper à un autre corps parce qu'il s'y trouve à l'étroit – à présent, leur âme aussi va s'en aller, en un fff sibilant, en une ultime expiration. N'y aura-t-il vraiment plus le moindre souffle, après ça ? Cette chose étrange était-elle seulement possible ? Leurs yeux commencent à cligner, comme dans l'écarquillement qui vient au plus haut de l'orgasme, puis ils se ferment tout à fait. C'est alors que s'affranchissent les deux âmes : elles observent les corps qui effectuent un dernier atterrissage, exécutent une sorte de révérence puis s'enchevêtrent et planent au-dessus d'eux. Les voici piégées l'une par l'autre, condamnées à exécuter la même suite de mouvements, encore et encore, sans savoir qui est qui.

Même aux sens du goût et de l'odorat, mon corps intima l'ordre de se rendre, les vapeurs d'essence, l'huile cramée, la poussière épaisse, le cestreau nocturne et le jasmin, les boîtes éventrées de halva et de corned-beef, la sueur aigre, la fumée des cigarettes Noblesse, l'arôme évanescent du chewing-gum mâché des heures, le parfum mielleux qui monte des plateaux de *knafeh*, la puanteur des cadavres des combattants palestiniens touchés au phosphore – tout cela se mêla dans ma bouche et mon nez et devint une mixture gluante, sans nuances, qui m'évoqua, à mon grand étonnement, l'odeur et le goût de la *barosset*

sucrée jusqu'à la nausée que seul mon père savait préparer.

Des amandes et des noix et des dattes et des raisins secs ; du vin rouge, doux, du miel, du sucre et de la cannelle dans une marmite dont le fond est en cuivre. Et lorsque des langues d'un feu bleu menacent de happer la manche de sa chemise blanche, d'épaisses gouttes de sueur s'écoulent, avec ce qu'il reste encore en lui d'orgueil, depuis la paume de sa main, qui tient la cuillère en bois, et se mêlent au goût déjà si singulier de cette confiture.

Mes doigts tâtèrent automatiquement la détente de mon arme, ils la palpèrent dans une caresse d'aveugle qui demande sa route vers son foyer bien-aimé, mais tout comme lui, que la cécité vient juste de frapper, j'avais déjà oublié le geste qui permet d'appuyer. Les murs des maisons eurent encore le temps de hurler de plaisir masochiste, lorsque les blindés passèrent et leur infligèrent de profondes éraflures. Les cerisiers et les pêchers eurent encore le temps de laisser tomber rageusement leurs fruits dans un bruit de flatulence fétide. Les villageoises eurent encore le temps de me décocher des regards qui louchaient – un œil clignotait tic-tac avec soulagement, tandis que l'autre clignait un tic-tac de haine... et à ce moment-là, la maladie s'était déjà emparée de toute ma personne.

C'est ainsi que, privé de mes sens habituels – ou peut-être faudrait-il dire : doté de sens confus et altérés –, je devins un *autre*, moi aussi, ni pire ni meilleur, ni plus fort qu'avant, ni plus faible. Un autre. Mon corps, mon esprit évoluaient dans un espace nouveau qui manquait de clarté, mais en même temps, je n'y étais pas étranger. Je le fendis, je m'insinuai en lui, comme un nouveau-né qui respire pour la première fois sans s'y être préparé, sans même savoir quoi ni comment – et qui respire, pourtant. Subitement, tout a changé, le mode de vie auquel j'étais familier a cédé

la place à un autre modèle : il n'était pas moins complexe, et je devais juste m'y exercer, m'y accoutumer, mais il me paraissait complet, parfait, solide. Je dis "solide", or je me trompe et je trompe autrui, il y a quelques jours, j'ai senti une sueur bizarre couler sur mon corps, ainsi qu'un tremblement dont la source, comme je m'obstine à le penser, doit être un retour du monde à ce qu'il fut, vers son axe antérieur, celui d'il y a vingt ans.

La maladie, j'en sais l'origine. Le sanglot de l'enfant.

Il y a plus de vingt ans que le sanglot de l'enfant résonne à mon oreille ; son nom, je ne le connais pas ; les traits de son visage, je les ai oubliés. Des courbes de son corps, qui m'avait évoqué celui de mon frère, j'ai également perdu le souvenir, tandis que ce frère devenait adulte. "Le sanglot de l'enfant résonne à mon oreille", dis-je au présent, et cependant, c'est inexact. Même sa voix s'évanouit ; ces jours-ci, le sanglot se dissipe. Pourquoi ? Je n'en sais rien.

— Tu sais !

— Je sais !

Un sanglot différent, celui d'un autre enfant, a pris sa place. Mais le sanglot de cet enfant-*là* s'est presque tu, il y a quelques jours.

L'analyste sourit, quand je lui dis que le sanglot s'est presque tu. Mérav est israélienne, comme moi. Il y a déjà plus de vingt ans que je vais chez elle. Et depuis tout ce temps, j'étaie devant elle les mêmes lambeaux de récits, j'essaie d'authentifier des éclats de mémoire. Depuis que le nombre de ses patients s'est amoindri – et peut-être aussi sa force intérieure –, Mérav, semble-t-il, qui a décidé de fermer son cabinet, et de recevoir les gens dans son appartement du 13^e arrondissement, aimerait bien me congédier, moi aussi. Je sens que ce sont là mes derniers instants en sa compagnie, et je les exploite sans vergogne, ce qui ne me pose quasiment aucun problème de conscience. Chez elle, j'évoque comme si c'était chez moi ; je mets à l'épreuve son assurance, et j'abuse de sa courtoisie française, acquise au fil des années ; j'exacerbe son sentiment d'échec,

le ratage qu'elle doit éprouver, après un traitement de plusieurs années dont le résultat n'a rien de reluisant. Je jouis, lorsqu'il lui arrive de s'emporter, de sortir de ses gonds, et qu'elle me mitraille alors de mots et d'enseignements qui s'accordent mal avec les règles de l'éthique professionnelle. A présent, quand je lui dis que le sanglot s'est tu, elle se contente de sourire. Elle qui n'y a jamais cru, qui l'a toujours appelé "votre mystérieux acouphène". Elle a conscience de mes yeux qui sondent ses mouvements, chacun de ses gestes, elle sait ma grande sensibilité à son langage corporel – et elle dit :

— Mais peut-être qu'il est là-bas depuis longtemps, depuis quarante ans ou davantage...

— Qui est *là-bas* ? bondis-je. De *qui* s'agit-il ?

— Vous savez bien, le sanglot. Il est fort possible que le sanglot en question soit le vôtre, et que, vous, vous soyez l'enfant.

Je suis malade depuis plus de vingt ans. Vous n'êtes pas malade, s'est obstinée Mèrav durant ces années de traitement, en tout cas, vous n'êtes atteint d'aucune maladie connue, décrite dans la littérature savante, et dont nous saurions le remède ; il ne s'agit même pas d'un état de choc.

CHOC (d'après la définition du dictionnaire *Even-Shoshan*) : grave altération des fonctions vitales du corps. Manifestations principales du choc : pâleur, sueurs froides, pouls rapide et faible, tension basse, nausée et vomissements, perte ponctuelle de conscience (et d'après moi : perte d'un certain type de conscience, puis passage à une conscience autre). Le choc peut résulter d'une grave blessure corporelle, d'une importante perte de sang, d'une douleur extrême, terreur subite, etc.

La maladie, que je m'acharne à nommer maladie, et qui est le sanglot d'un enfant, s'est installée dans mon oreille et, depuis, elle y instille des mots, des mots, des mots privés de sens, marmonnement infini

de syllabes, inépuisable, chaîne de gutturales profondes, enchevêtrées, rugissantes comme un tumulte d'immenses chaudrons – syllabes projetées contre les parois du cerveau, qui frémissent dans un tonnerre de voix basses, obsédantes, et dont les échos saturent tout l'espace crânien. Lorsque la maladie s'est emparée de moi, j'ai cessé d'entendre le sifflement des balles, j'ai cessé d'entendre les vociférations des commandants, et j'ai même arrêté de lire les supplications sur les lèvres des femmes et des vieillards. Les balles, étonnamment, me laissèrent de profondes éraflures, comme des griffures de mise en garde. Leurs langues de feu brûlaient ma peau. Elles s'enroulaient autour de mes jambes, tête et bras, puis perçaient rageusement le cœur de ceux qui m'entouraient. Mes camarades s'éloignèrent donc autant qu'ils le purent. Ils m'observaient avec stupeur. Ils attendaient. Quand arriverait leur tour ?

L'éclipse de la mort – son manque, sa désertion – est une surprise. Une surprise désagréable. Quand une balle siffle sans te toucher, ce n'est pas un sentiment de soulagement qui t'envahit, mais de la déception. Durant cette seconde cruciale, tu réalises que, voilà, tout s'est dérégulé... Ce qui aurait dû se produire, selon tous les critères de la logique, n'est pas arrivé. Pour l'un, cette déception confortera l'impression de sérénité, pour l'autre, l'impression d'effroi.

A cette "maladie" s'est associé un désir impérieux de mourir qui, depuis, ne m'a plus quitté. Je m'exposai au danger tant que je le pus, je cessai de me nourrir durant de longues semaines. Tout avait une odeur de sang et de viande roussie. Difficile de décrire l'odeur du sang, mais on la reconnaît d'emblée si elle monte à vos narines, une odeur gluante, sans douceur, ni aigreur particulière, mais qui clapote, forme des bulles, lutte et serpente. Il faudrait demander aux aigles ce qu'est l'odeur du sang, aux corbeaux, aux hyènes, et à tous les charognards. Malgré ma maigreur, je perdis

encore des kilos, puis je devins un squelette. Malgré mon teint naturellement mat, auquel un hâle profond s'est ajouté, ma peau irradiait la blancheur. Mon corps, qui s'était engagé à combattre le manque de nourriture, se purifia de toutes ses blessures, des cicatrices d'acné, et même des petits boutons rouges qui surgissent, le diable seul sait pourquoi, sur le cul, le torse et les jambes, comme s'il n'y avait plus assez de matière en lui pour les produire.

Des années plus tard, Mérav tente de m'inciter à opérer un retour vers cette anorexie, à parler de ce désir de mort, dont on doit chercher les racines ailleurs, insiste-t-elle, qu'en cette "maladie" bizarre qui s'est déclarée à la suite du sanglot de l'enfant. Elle souhaite parler de mes tendances sexuelles, elle demande à creuser l'affirmation selon laquelle j'aurais été allergique au lait maternel. *Avec vous, tout est allergie, tout est maladie. Je ne suis même pas certaine que vous êtes homosexuel. Vos problèmes de mémoire ont fait de vous un fabulateur, et comme un comédien frustré, vous revêtez des identités, puis vous vous en défaites... Asseyez-vous !*, mais je suis déjà debout, je dérive et lui décris le sanglot de l'enfant, j'imité le cri qu'il a poussé quand la balle l'a touché, et sous ses yeux fatigués, je compte sur mes doigts les secondes qui s'écoulèrent jusqu'au gémissement initial, je reproduis à ses oreilles les hurlements qui lui firent écho, l'éclat des bulles d'air qui accompagnaient le flot de sang s'écoulant de sa bouche, je lui dis que je suis sûr d'avoir pleuré comme ça, moi aussi, quand je suis né, pour en apporter la preuve, je lui fais écouter des enregistrements de nourrissons en pleurs, que j'ai enregistrés en douce, dans des salles d'accouchement, et Mérav finit par lâcher : "Vous êtes malade."

L'enfant a essayé de tirer une roquette RPG. Je l'appelle l'enfant car il n'a pas de nom, je ne savais pas son nom avant que se déverse la rafale, et je ne l'ai pas su après.